

admiration aux beautés de la nature ; il y a tant d'harmonies mystérieuses entre elles et une ame brisée ! l'esprit se ressent de cette influence magnétique qui détend les ressorts du cœur et mène à l'attendrissement par la contemplation. Quelles sont les douleurs que ne peut endormir le bruit du vent dans les jeunes feuilles des forêts, que le parfum des prairies ne peut bercer, qui sont sourdes aux murmures lointains des torrents, indifférentes aux brumes argentées du matin, aux chaudes vapeurs du soleil couchant ? Ces accents de la nature trouveront un écho dans votre ame ; elle n'est point de celles pour qui l'hiver n'a point de deuil, le printemps point de fêtes. Je sais, hélas ! que malheureusement ces natures-là s'attachent bien plus aux misères qu'aux joies de leur existence ; que la souffrance est répartie ici-bas en raison des facultés que nous avons reçu du créateur, mais qui sait, après tout, si ceux qui jouissent en oubliant ne sont pas plus malheureux que ceux qui ne croient plus au bonheur, mais qui se souviennent ?

Quoique je ne sois plus auprès de vous, ma chère Marie, pour vous aider à supporter le poids de vos douleurs, promettez-moi que vous ne vous laisserez plus aller à ces stériles découragements sous lesquels l'ame reste affaissée et meurtrie ; je redouterais moins pour vous l'action vivace du désespoir que cet état effrayant de torpeur où je vous ai vue si souvent. Souvenez-vous que je m'arroe le droit de vous demander compte de l'état de votre cœur, et que mon plus vif desir est d'en chasser toute pensée étrangère à la sainte amitié que je vous ai vouée.

Adieu, tout le monde ici vous aime et vous regrette.